



# L' Abeille.

9<sup>ème</sup> ne Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9<sup>ème</sup> Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 JUIN 1861.

No. 32.

## SIMPLICIO.

Jadis à Rome était un bon garçon,  
Nommé Simplicio, animal si crédule,  
Qu'on le voyait donner, sans nul soupçon,  
Dans un panneau, tant fût-il ridicule.  
Pour s'amuser, certains drôles un jour  
Firent complôt de lui jouer un tour  
D'espèce neuve, et trop cruel sans doute.  
L'un de ces gars, aposté sur la route,  
Vint l'aborder d'un air tout stupéfait :  
“ Eh ! mon ami, comment te voilà fait !  
“ S'écria-t-il : par quelle maladie  
“ Ta face est-elle à ce point enlaidie !  
“ —Malade, moi ! parbleu, je ne sens rien ;  
“ Vous plaisantez, je me porte fort bien.”  
Un autre arrive, et redoublant la dose,  
Lui fait, du moins, croire à demi la chose.  
Mais un troisième enfin complètement  
Le persuade. “ Etes-vous homme sage  
“ De vous monter avec un tel vi-age  
“ Hors du logis ? lui dit-il gravement.  
“ Ah ! si j'étais en même circonstance,  
“ Des médecins attendant l'assistance,  
“ Entre mes draps je me tiendrais bien coi.”  
—Oui dit Simplicio. — Ah ! Messieurs, jevous  
[croi ;  
“ Vous m'éclairiez sur le mal qui m'opprime :  
“ Je suis au vrai d'une extrême faiblesse ;  
“ Veuillez m'aider à retourner chez moi.”  
Très-volontiers on lui rend cet office :  
On déshabille, on couche le Jocrisse ;  
Un faux docteur vient en robe, en rabat,  
Se présenter auprès de son grabat ;  
Tâte son poulx, en secouant l'oreille,  
Dit que jamais fièvre ne fut pareille ;  
Que le malade, à ce qu'il peut juger,  
N'échappera d'un si pressant danger.  
Les assistants confirment ce présage :  
A les ouïr le mal croît par degrés ;  
Déjà ses yeux sont couverts d'un nuage,  
Déjà ses traits sont tout défigurés.  
Remarquez-vous cette horrible grimace ?  
Ses pieds sont froids ; sa langue s'embarresse ;  
Il n'en peut plus ; ah ! le voilà passé !  
*Requiescat à jamais in pace.*  
Déclaré mort, il ne dit le contraire :  
Seul contre tous prétendre avoir raison,  
Même en tel cas, lui semblait téméraire.  
A son destin on vit ce franc oïson  
Se résigner : on le vit, sans murmure,  
Prendre d'un mort et l'air et la posture,  
Et se garder si bien d'ouvrir les yeux,  
Qu'un vrai défunt ne s'en fût tiré mieux.  
Incontinent dans le creux d'une bière  
On étendit le corps du pauvre humain ;  
Et tôt après on se mit en chemin  
Pour le conduire au prochain cimetière.  
Mais observez que dans Rome pour lors  
C'était déjà, comme aujourd'hui, l'usage (1)  
Qu'à découvert on transportât les morts,  
Et qu'en entier se montrât leur visage.  
Quelqu'un voyant le convoi s'approcher,  
S'enquiert tout haut quel homme on va nicher

Si lestement dans sa maison dernière.  
C'est, lui dit-on, Simplicio. — Ah ! reprend-il,  
Il est donc vrai que cet esprit subtil  
Est pour toujours, privé de la lumière !  
Dieu soit loué de Jélivrer ces lieux  
Du plus grand sot qu'on ait vu sous les cieux !  
A ce propos choquant et malhonnête,  
Le trépassé lève soudain la tête.  
“ Oh l'insolent ! qui vient me quereller  
“ Après ma mort, dit-il tout en furie ;  
“ Va, si Simplicio était encore en vie,  
“ Tu trouverais, coquin, à qui parler.”

(LE P. HARDUIN.)

## HOTEL IMPÉRIAL DES INVALIDES.

(PARIS, Sept. 1860.)

C'est en 1671, sous le règne et d'après  
les ordres de Louis XIV, que Louvois fit  
construire l'Hôtel des Invalides, qui est  
sans contredit un des plus beaux monu-  
ments de Paris. L'entrée principale fait  
face à une vaste esplanade divisée en  
avenues, couvertes d'énormes arbres que  
domine le dôme du bâtiment. Sur le  
devant, est une batterie de 18 canons  
dont on se sert pour annoncer aux habi-  
tans de la capitale les événements im-  
portants. L'ensemble de la façade pré-  
sente une solidité remarquable. Plusieurs  
pavillons bien proportionnés attirent l'œil  
de l'amateur. La grande entrée figure  
un arc soutenu par des colonnes et des  
piédestaux ; au-dessus de cette porte se  
trouve la statue équestre de Louis XIV ;  
la Prudence et la Justice sont placées à  
droite et à gauche.

Vient ensuite la cour d'honneur. Deux  
étages d'arcades d'architecture grecque  
complètent le quadruple bâtiment qui  
l'environne ; des œils de bœuf décorés de  
trophées et d'attributs guerriers ajoutent  
encore à sa beauté.

On voit au fond de la cour le portail de  
l'ancienne église St. Louis, chef-d'œuvre  
composite, couronné par une magnifique  
statue de l'empereur. La nef de l'église,  
composée de neuf arcades, est dominée  
par une galerie-tribune à appuis. La  
voûte repose sur un entablement superbe  
que supportent des colonnes de l'ordre  
corinthien. Sous cette voûte, une quan-  
tité de drapeaux et d'étendards conquis  
sur les ennemis de la France depuis la

République jusqu'à ce jour viennent ajou-  
ter au bel effet de l'église.

Au sortir de l'église, un vieux grognard  
de la garde, décoré d'une jambe de bois et  
de la médaille de Sainte-Hélène, se mit  
à mes ordres pour me faire visiter le reste  
de l'établissement.

Nous passâmes d'abord sous le dôme.  
Il a 56 mètres sur quatorze côtés ; son  
portail est digne de remarque : quatorze  
colonnes doriques décorent l'entrée prin-  
cipale.

C'est sous le dôme, dans une crypte  
magnifique qu'est placé le tombeau de  
Napoléon I. Appuyé sur une balustrade  
circulaire en marbre blanc, les pieds sur  
les riches mosaïques du temple de Louis  
XIV, on peut contempler le monument  
dans toute son austère majesté. On pé-  
nètre dans la crypte par une porte placée  
derrière le grand autel du dôme. Aux  
deux côtés de la porte de bronze, s'élé-  
vent deux statues colossales, d'un aspect  
mâle, l'une représentant la force civile,  
l'autre, la force militaire. La porte fran-  
chie, l'on se trouve sous une voûte formée  
par les marches immenses de l'autel. A  
droite et à gauche, deux sentinelles gar-  
dent le mort qu'elles ont tant aimé. C'est  
d'un côté, le tombeau du général Ber-  
trand, de l'autre celui du général Duroc.

De là, nous pénétrâmes enfin dans la  
crypte. Elle est circulaire. Sa profon-  
deur au dessous du sol du dôme est de 6  
mètres ; le diamètre, de 23. Le pourtour  
est orné de 12 pilastres en marbre blanc  
de Carrare, d'un seul bloc, et offrant cha-  
cun une figure colossale tenant en main  
les symboles des principales victoires de  
l'empereur. Le sarcophage est d'un granit  
rouge antique de Ficulande, matière  
superbe, qu'a découverte M. de Mont-  
ferrand, architecte du czar. Le cercueil  
a 4 mètres de long, sur 2 de large et  
plus de 4 de haut. Il est placé sur un  
socle de granit vert des Vosges. Au pied  
du sarcophage s'étend un riche pavé de  
mosaïque, figurant une immense couronne  
de laurier dans le goût antique. Des  
rayons jaillissent de cette couronne qui  
fait le tour du monument. On y lit les  
noms des principales victoires de l'empe-  
reur : les Pyramides, Marengo, Austerlitz,

(1) Cet usage, perdu en France depuis plus d'un  
siècle se conserva néanmoins à l'égard des ecclésiastiques  
jusqu'à l'époque de la révolution.

Iéna, Freidland, Wagram, Moskowa. Les restes de l'empereur premier, comme disait mon guide, n'avaient pas encore été placés dans le sarcophage. En attendant, ils reposaient dans l'église supérieure, chapelle de Saint-Jérôme, à gauche. Le vieil invalide me dirigea de ce côté avec une émotion, qu'il m'aurait été difficile de ne pas partager. Combien j'aurais voulu soulever le couvercle de ce cercueil pour contempler un instant les traits de cet homme extraordinaire, que l'on peut bien ne pas aimer, mais dont le génie et les grandes actions excitent toujours l'étonnement et l'admiration..... Une pensée me préoccupait. En visitant quelques jours auparavant la basilique de Saint-Denys, le gardien m'avait montré un tombeau que l'on creusait sous le maître autel pour Napoléon I. et sa dynastie. Il m'avait assuré que l'on se proposait d'y transporter le corps du grand empereur. J'interrogeai, non sans quelque répugnance, mon guide. "Il n'est que trop vrai, me répondit-il. Ils veulent nous l'ôter. Ils ne nous laisseront que ce marbre vide. Ils sont bien les maîtres, mais quelle indignité! Nous ne sommes plus ici que quelques-uns qui avons fait les campagnes de l'empereur premier, et ils vont nous l'enlever, pour le faire garder..... par des prêtres." Et le vieux soldat essuya une grosse larme qui coulait sur son rude visage.

Sans admirer plus qu'il ne faut le fétichisme des soldats de l'empire pour Napoléon I, il faut bien avouer que, à défaut du rocher de Ste. Hélène, l'hôtel des Invalides paraît être l'asile le plus convenable pour les restes du grand guerrier.....

Il nous restait à parcourir rapidement les autres parties de l'hôtel.

Dans cet immense établissement, où l'on nourrit, dans les temps ordinaires, plus de 3000 invalides, tout est magnifique, tout est digne du génie du fondateur et du noble but qu'il s'est proposé. Les réfectoires sont au nombre de quatre. Ils ont des tables de 12 couverts, et sont ornés de peintures à fresque, œuvres d'artistes célèbres, et représentant les nombreuses conquêtes du règne de Louis XIV. Les officiers sont servis dans la vaisselle d'argent.

La bibliothèque, composée de 16000 volumes, où les Invalides sont admis tous les jours, les dimanches exceptés, est placée au premier étage de la galerie du Nord. Cette salle est d'une richesse remarquable. Parmi les objets curieux qui s'y trouvent, on remarque au-dessus d'un tableau le boulet qui a tué Turenne, le 27 juillet.

La salle du conseil est la plus riche

ment décorée. On y voit plusieurs bustes de Louis XIV, de Napoléon I, et de l'empereur actuel, puis les portraits de la plupart des gouverneurs de l'Hôtel.

Enfin au sud-est se trouvent les bâtiments de l'infirmerie, dont le service est fait par 25 sœurs hospitalières. Là, comme dans tout le reste de l'établissement, on peut admirer l'ordre, la propreté, et la bonne distribution au point de vue hygiénique.

## L'ABEILLE.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 15 JUIN 1861.

Mardi dernier, les élèves des classes de Physique et de Rhétorique ont improvisé une excursion historico-scientifique, et cette improvisation a été assez heureuse, à mon avis, pour que l'Abbeille puisse en recueillir quelques souvenirs. La veille même on nous avait proposé une promenade aux établissements de Poterie de M. Howison au Cap-Rouge, et le lendemain matin à sept heures nous roulions vers notre destination, fermement empaquetés dans une voiture très-improprement dite *Omnibus* dans l'occasion, puisque après toutes les combinaisons possibles deux d'entre nous durent avoir recours à la générosité de M. l'Econome pour se procurer des *voies de transport*.

C'est presque une banalité de le dire, les environs de Québec ne laissent rien à désirer, soit par les magnifiques points de vue qu'ils découvrent, soit par les souvenirs historiques qu'ils réveillent. C'est ainsi qu'après nous être dégagés des remparts, des bastions, des demi-lunes, etc., qui composent les vastes fortifications à l'Ouest de la ville, nous passâmes près des fameuses Buttes à Neveu. Plus loin, ce sont les jolies maisons de campagne entourées de parterres et de bocages, ça et là des champs bien cultivés, des pâturages fertiles, et partout la vue embrasse la partie industrielle de la ville, le fleuve chargé de vaisseaux de commerce, et une campagne de plusieurs lieues à la ronde.

Nous ne perdions pas, au milieu de ces sites agréables, le but historique de notre voyage, aussi nous nous détournâmes de notre route et gagnant le Foulon près de l'anse St. Michel, nous nous rendîmes à l'ancien établissement de Silleri. A l'aide du guide du Rev. M. Ferland, nous retrouvâmes sans peine les ruines de la Chapelle bâtie par les Jésuites. La fontaine et son eau fraîche près de laquelle se trouvait cette chapelle coule encore, le cimetière, entouré et solitaire, a été respecté, mais du reste les traces de cette institution si respectable s'effacent peu-à-peu. J'ai

pensé que cet état de délaissement révélait quelque part une négligence coupable, car ce lieu doit être aussi cher à notre mémoire que notre plus beau champ de bataille. Qu'on élève des monuments là où nos ancêtres ont signalé leur bravoure mais qu'on ne laisse pas dans l'oubli la terre consacrée par les premières sueurs de ceux qui ont tout quitté pour apporter la foi et la civilisation dans notre pays. Une simple croix élevée en ces lieux rappellerait bien des souvenirs.

Nous reprîmes ensuite le chemin du Cap-Rouge à travers un village florissant, et à dix heures nous étions arrivés au terme de notre voyage. Ici le fleuve entre par un enfoncement et forme un beau bassin naturel au fond duquel et sur le bord de l'eau est une petite église, actuellement desservie par le Revd M. Lecours. Nous passons sur un pont de péage et nous entrons aux Poteries, industrie canadienne, et toute aussi pleine d'intérêt que le moulin à papier à Lorette. On nous conduisit avec beaucoup de politesse dans les différents départements depuis la chambre où la masse informe d'argile est broyée dans d'immenses cuves, jusqu'à celle où elle sort après la seconde cuisson en forme de vases, de pots etc. d'une élégance et d'un fini très-remarquables.

C'est sur le bord de la rivière du Cap-Rouge que Jacques-Cartier et Roberval ont tour-à-tour passé l'hiver: mais ici comme à Silleri rien n'atteste le fait, si ce n'est un four à chaux,—reste vulgaire, mais dont notre guide affirme l'authenticité.

Nous aurions voulu consacrer plus de temps à cette visite, mais l'heure avancée nous avertissait qu'il fallait songer au retour. Il fallut donc monter de nouveau en voiture, mais seulement après avoir gravi une côte pénible, sous un soleil qu'on aurait dit fraîchement apporté des tropiques; puis nous sommes retournés par Ste. Foy dans l'intention de voir le monument des Braves dont les contours plus ou moins gracieux ne paraissent pas flatter tous les goûts.

Il ne faut pas conclure de ce qui précède que nous nous sommes exclusivement occupés en amateurs à examiner les objets d'intérêt; notre voyage était avant tout un voyage de plaisir et je vous dirais que le temps me permit de démontrer combien dignement ce but a été atteint. Je voudrais surtout rapporter la scène de famille si bien narrée, et la saine moralité qui en découla. L'on ne me défendra pas d'y revenir peut-être par la suite; pour le temps actuel je dois, avant le terminer, porter l'expression de notre reconnaissance à ceux dont la bonté nous procura une si belle promenade.

## NOUVELLES LOCALES.

### LA SOCIÉTÉ LAVAL.

Nous avons pu voir précédemment que la *Société-Laval* était enflammée d'une ardeur qu'elle n'avait peut-être jamais connue. Elle fait encore preuve d'une grande activité. Il n'est pas douteux qu'un zèle aussi bouillant, employé à de nobles objets, ne puisse, l'an prochain, faire revivre la gloire de ses beaux jours.

Depuis peu de temps, elle a donné trois séances. Dans la première, a paru un jeune orateur qui n'avait pas osé encore monter à la tribune. Il a débité un discours fort de nature à plaire. Tous mes confrères sont sans doute persuadés qu'on pourrait, sans être flatteur, donner à ce monsieur de grands éloges. La plupart ont dû penser que lorsqu'il aura modéré la volubilité de ses paroles, et soumis aux règles de l'art sa véhémence impétueuse; lorsqu'un maître habile aura développé ses dispositions naturelles pour la déclamation, et l'aura encore initié à la science des points d'arrêt, ce jeune homme ne manquera pas de courir avec gloire dans la carrière de l'éloquence, et de faire souffrir tous ses rivaux.

La seconde assemblée s'est occupée à élire de nouveaux membres et à proposer des mesures de réforme. La fin de cette séance n'a pas manqué d'avoir un certain caractère pittoresque: on a abordé les grandes figures de la rhétorique. Messieurs les auditeurs de la Petite-Salle ont vu certainement avec surprise ces manières de parler. Ils ont connu alors l'effet que peut produire l'audace d'une apostrophe.

La dernière séance a été presque entièrement consacrée à la déclamation d'un morceau intitulé, *Zorobabel sur les ruines de Jérusalem*. Le robuste orateur paraissait affecté jusqu'aux larmes des sentiments pathétiques qu'il communiquait à son auditoire. Les accents douloureux que laisse échapper le jeune Zorobabel, à la vue des ruines de sa patrie magnère florissante; les adieux touchants que ce fils de Juda adresse aux champs et aux collines qui l'ont vu naître, sont en effet bien propres à toucher l'âme. Aussi plus d'un auditeur, au cœur tendre mais à l'oreille trop délicate, a avoué que si la douceur de la prononciation française s'était jointe à la mélancolie du morceau, il n'aurait pu s'empêcher de verser des larmes abondantes.

—Une lettre pastorale de Mgr l'Administrateur a été lue dimanche dernier, dans toutes les églises de la ville. Le but de cette lettre est de prévenir les excès déplorables qui ont lieu souvent dans les élections.

—M. Cauchon a prêté serment comme ministre des Travaux Publics.

—Mr. Rameau est parti pour la France, il y a quelques jours. On dit qu'à son départ il a montré queques regrets de laisser le beau pays de notre Canada.

—Le prince Alfred est arrivé mercredi, sur les cinq heures de l'après-midi. On sait que son Altesse venait alors d'une excursion au Saguenay. Le plan que le Prince s'est formé de voyager *incognito*,

n'a pas permis à la ville de faire éclater extérieurement toute l'expression de sa joie et de son amour pour le fils de notre gracieuse souveraine. Cependant une foule s'est portée à son passage; nous y étions nous-mêmes, et nous avons eu le plaisir de saluer son Altesse Royale.

### NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Le Dimanche, 5 mai, Rome était garnie de troupes comme un plus beau jour de fête: c'étaient les frères et amis qui solennisaient l'anniversaire de la descente de Garibaldi à Marsala, en Sicile; mais ces rassemblements furent bientôt dispersés, grâce à la vigueur des officiers français. Alors les révolutionnaires, se voyant réduits à l'inaction, s'empressèrent de recueillir dix mille signatures, qu'ils envoyèrent à l'empereur, le priant au nom de la nationalité Italienne, de retirer ses troupes de Rome. Celui-ci a accédé à leur demande, mais il a en même temps posé des conditions que la Sardaigne n'a pas voulu accepter. On dit de plus que la France est prête à reconnaître le nouveau royaume d'Italie.

Dans le royaume de Naples, malgré des exécutions continuelles et arbitraires, la position est telle, et l'énergie des volontés est si grande, que l'un des députés napolitains les plus attachés à la cause Italienne n'a pas craint de dire et de soutenir hautement, que la situation y était déplorable, et que les Sardes y étaient détestés, et que si l'on ne prenait pas de mesures énergiques pour soulager le peuple, la réaction des esprits aurait triomphé avant deux mois.

En Angleterre, on s'occupe beaucoup de la question américaine, et une brochure très répandue dans le pays se prononce en faveur des états du Nord contre ceux du Sud.

D'après un bruit communément répandu à Londres, Lord J. Russell va être décoré de l'ordre de la Jarretière à la place du feu duc de Bedford.

En France, le gouvernement a fixé au 7 de juin l'évacuation de la Syrie. Sur cela, il est permis de se demander quel va être le gouvernement et par suite le sort des chrétiens de ces contrées après cette évacuation; voici quelles sont, d'après le *Morning Post*, les vues de la grande Bretagne et de la France sur ce sujet.

La grande Bretagne propose de faire de toute la Syrie une grande vice-royauté, à diviser en plusieurs sous-gouvernements, dont un serait formé par le Liban qui devrait être placé sous l'autorité d'un gouverneur chrétien, mais non maronite.

La France, au contraire, insiste pour que ce gouverneur chrétien soit maronite, et qu'il n'ait aucune responsabilité envers le gouverneur chrétien de la Syrie.

Quelque puisse être le résultat de ce conflit d'opinion entre la France et l'Angleterre, les chrétiens de ces contrées n'en désespèrent pas moins, et plusieurs d'entre eux ne demandent plus aux Français que de ne pas partir avant eux.

Le percement du canal de Suez se continue avec la plus grande activité. Voici à peu près comment, d'après un témoin oculaire, les travaux s'y exécutent:

Plus de 8000 ouvriers, dit-il, y sont journellement employés, et y ont à leur disposition le matériel le plus complet; en fait de brouettes seulement, il y en a 14000". On peut juger du reste par comparaison.

Au Mexique, le gouvernement nouvellement établi se trouve dans la nécessité la plus urgente, et dans l'incapacité de subvenir à toutes les dépenses, il se voit obligé de licencier ses troupes, et de renvoyer sans récompense les généraux les plus distingués.

Chez nos voisins la guerre languit et n'est encore qu'en escarmouches. Il s'y est livré dernièrement trois petits combats qui ont coûté la vie à vingt ou trente hommes au plus. Il semble aujourd'hui que les Etats du Sud veulent adopter la méthode des Parthes; reste à savoir s'il seront aussi heureux que ces fugitifs.

### Lettre du R. P. Le Jeune, au R. P. Provincial de Paris,

1834

Suite.

1° C'est le naturel des artisans de se plaindre et de grogner.

2° La diversité des gages les fait murmurer: un charpentier, un briquetier et autres, gagneront beaucoup plus que les manœuvres, et cependant ils ne travaillent pas tant, je veux dire qu'ils n'ont pas tant de peine que les autres, à raison qu'ils font leur métier, et les autres font des choses fort difficiles: *inde querimonia*. Ils ne considèrent pas qu'un maître masson a moins de peine qu'un manœuvre, quoiqu'il gagne davantage.

3° La plus part ne font point leurs mestiers, sinon pour un peu de temps; un couturier, un cordonnier, un jardinier et les autres se trouvent estonnés, quand il faut traîner du bois sur la neige; en outre ils se plaignent qu'ils oublieraient leur art.

4° Il faut confesser que les travaux sont grands en ces commencemens: les hommes sont les chevaux et les bœufs; ils apportent ou traînent les bois, les arbres, la pierre; ils labourer la terre; ils la hercent. Les monches de l'esté, les neiges de l'hiver et mille autres incommodités sont importunes: des jeunes gens qui travailloient à l'ombre dans la France, trouvent icy un grand changement. Je m'estonne que la peine qu'ils ont en des choses qu'ils n'ont jamais faites, ne les fait crier plus haut qu'ils ne croient.

5° Ils sont tous logés dans une mesme chambre, et comme ils n'ont pas tous leurs passions bien domptées et qu'ils sont d'humeurs bien différentes, ils ont des subjects de discord sans subject.

6° Comme il faut que nous passions par leurs mains, ne les pouvant renvoyer quand ils manquent, et comme ils voyent

qu'un baston n'est pas bien servi en notre main pour les chastiers, ils font plus aisément des renchères, qu'ils ne feroient avec des séculiers qui les presseraient fort et ferme.

Que V. R. pèse toutes ces raisons, s'il luy plaict, et elle nous aidera à benir Dieu; car avec tout cela nous n'avons pas laissé de passer l'année paisiblement, tant-gant quelques uns, en punissant quelques autres, quoyque très rarement, dissimulant fort souvent, *Deus sit in æternum benedictus!* et, comme ce n'est pas assés que la paix soit chez nous, mais il la faut très-profonde s'il y a moyen, j'estime qu'il serait bon de faire ce que je vay dire.

Il ne faudroit icy que des hommes de bon travail: voila pour quoy il seroit bon que nous eussions trois braves Frères pour les menus offices de la maison, pour la cuisine, la boulangerie, la cordonnerie, la costurierie, le jardin, la sacristie, les lessives, la serrurerie, le soin du bestial, du laitage, du beurre etc. On diviseroit tous ces offices entre ces trois bon Frères, et ainsi on seroit délivré de donner des gages à des ouvriers qu'on occupe en ces offices, et qui se plaignent quand on les occupe en d'autres choses. Tous nos hommes seroient dans les grosses besognes, et par consequent je supplie V. R. de nous envoyer deux bons Frères. Notre Frère Liegeois, qui commence fort bien, sera le troisième. Pour notre Frère Gilbert peut-estre le renvoira-t-on: sinon il travaillera à la menuiserie tout doucement, car il est desjà bien cassé et gêné d'une rupture. Voicy les Frères sur lesquels j'arresterois ma pensée, si V. R. le trouvoit bon: notre Frère Claude Frémont et notre Frère le serrurier, qu'elle nous promet par ses lettres d'envoyer l'an prochain. Je ne cognoy ni luy ny l'autre; on me dit qu'ils sont tous deux paisibles et de bon travail. Si cela est, V. R. nous les donnera, s'il luy plaist. On en pourroit bien envoyer un aux Hurons ou aux Trois-Rivières, selon le cours des affaires.

Avec ces bon Frères, il nous faut avoir icy pour le moins dix hommes de bon travail pour les bastimens et pour la terre et pour faucher, pour tout en un mot. Qui en pourroit encore davantage, seroit le meilleur: ceux cy travaillant tous dans les grosses besognes, ne se plaindront pas de ceux qui font les menus offices. Nous avons desjà quatre de ces hommes: reste pour six à envoyer, et nous renverrons l'an qui vient tous ceux que nous avons, excepté ces quatre. Voilà quel doit estre l'estat de la maison pour l'an qui vient quant au travail, si V. R. le trouve bon: dix bons ouvriers et trois ou quatre de nos Frères, sçavoir est, Notre Frère Liegeois N. Frère Claude Frémont, N. Frère le serrurier, dont je ne scay pas le nom, et notre Frère Gilbert, s'il demeure. Pour les six ouvriers que nous demandons, voicy leurs mestiers: deux charpentiers forts, dont l'un pour le moins entendre à dresser un bastiment, en un mot qu'il sçache bien son mestier; un menuisier, et trois hommes de travail qui puissent estre appliqués à désertor la terre, à tirer la soie de long (il n'est pas nécessaire qu'ils sçachent ce mestier, mais qu'ils

ayent la volonté et les forces pour le faire), à faucher, à aider les charpentiers, masson, briquetier, auprès du bestial, à tout ce qu'on voudra; il faut des hommes forts pour cela et de bonne volonté. Si on ne peut avoir deux charpentiers, qu'il en passe un bon pour le moins, et en la place l'autre, un homme de travail, comme je le viens de descrire. Je parleray encore de cecy ailleurs, afin que si un vaisseau manquoit, l'autre porte de nos nouvelles. Il est bien aisé de dépeindre un bon ouvrier, mais bien difficile de le trouver. Je feray voir ailleurs à V. R. la nécessité que nous avons de ces 10 hommes.

Pour les quatre qui désirent ou désiroient entrer en ure. compagnie, je lui diray qu'Ambroise, qui a si bien contenté à Orléans et ailleurs, et mesme qui a rendu icy de bons services, s'en vouloit aller cette année. Il est d'un bon naturel et bon ouvrier. S'il contente, nous prierons V. R. de le recevoir l'an qui vient, si non il n'obtiendra aucune lettre de recommandation. Pour Louys, il fait merveille dans son mestier; quand on l'applique à autre chose, il est mescontent: les grosses besognes qui sont icy le decouragent, aussi bien que Robert Hache. Ils sont tous deux bons enfants, mais ils n'ont pas assés de courage et peut estre de force pour les travaux de Canada. Ils demandoient quasi de s'en retourner cette année; mais la crainte de n'estre pas reçus les a arrestés. Nous verrons comme ils feront dorénavant; ils ont bonne volonté.

Quant à Jacques Junier, il est constant dans le bien. J'aimerois mieux en verité six hommes comme luy, que dix autres. Il y a longtemps qu'il demeure sur le pais: je luy ay dit de la part de V. R. qu'il seroit reçu repassant en France. Deux choses empeschent qu'il n'y retourne cette année: la première, il a grande difficulté de se mettre sur mer, s'y trouvant fort mal; la seconde, à peine la maison se peut-elle passer de luy, tant il nous est nécessaire en toutes façons. Cest un jeune homme qui ne dit mot, mais qui fait beaucoup. Comme je représentois au P. Lallemand que V. R. nous le renverroit au plus tost, il m'a dit: "La difficulté qu'a nostre R. P. Provincial de luy laisser faire icy son noviciat provient d'une croyance qu'il a que cela ne soit pas bien trouvé à Rome ou bien de quelques uns de nos Pères; car sans cela, il aime tant la mission, qu'il le laisseroit icy, estant notamment informé de la douceur de ce bon garçon, auquel il ne manque que l'habit pour estre religieux, et s'il fait dans la Religion comme il fait au monde, on sera content de luy. J'escriray donc, m'a il dit, à Rome, afin qu'on nous accorde cette faveur, qui nous est importante pour le bien de la maison; informés-en N. R. P. Provincial." C'est ce que je fay par la présente. S'il faut enfin qu'il passe, il passera. Dieu est le maistre de tout. Je supplie V. R. me pardonner s'il luy semble que je parle avec moins de respect dans mes lettres; je ne veux rien absolument, mon R. P., que ce que vous jugés devant Dieu. Je parle selon que je croy la nécessité, ce me semble.

Parlons des Pères dont cette mission auroit besoin.

Il en faudroit deux aux Hurons; s'ils font la paix avec les Hiroquois, comme elle se traite à ce qu'on dit, il en faudroit bien davantage; car il faudroit entrer dans tous les peuples stables (1). Si ces nations viennent à recevoir la foy, elles crieront à la faim, et on ne leur pourra donner à manger, faute des personnes qui sçachent les langues. Deplus les Freres qui seroient parmy les Hiroquois, travailleroient à entretenir la paix entre eux et les Hurons; néanmoins sur l'incertitude de cette paix, nous ne demandons que deux Pères pour les Hurons. Il faut un supérieur aux Trois-Rivières, et deux Pères pour demeurer à Kébec, proche de nos françois: voila cinq prestres et deux Freres; voyons la nécessité qu'il y a d'avoir tant de monde.

Pour les deux Pères qu'on envoie aux Hurons, ils pourroient estre envoyés de là à la nation Neutre, ou parmy les Hiroquois, ou en quelque autre nation, ou bien estre retenus dans les Hurons n'esmes, qui sont au nombre de trente mille âmes, en fort peu de pais. Pour Kébec, je demande deux Pères; si le P. Lallemand est supérieur, il demeurera avec les PP. Masse et De Noué et avec nos gens pour faire réussir la maison; les deux Pères seront au fort, où on parle de leur bastir une maisonnette ou une chambre; ils presseront, entendront les confessions, administreront les sacrements, diront la sainte messe à nos françois: bref ils feront l'office de pasteur, et apprendront la langue des sauvages, les allans voir quand ils cabaneront proche d'eux. Ils auront un garçon, qui leur apportera toutes les semaines leurs vivres de nostre maison, esloignée du fort d'une bonne demie lieue.

(1) Les peuples stables ou sédentaires étaient en général toutes les tribus de la langue huronne ou iroquoise.

(A continuer.)



La NEUVIEME livraison du  
**GRANSONNIER**  
DES COLLEGES  
MISE EN MUSIQUE

est en vente au Bureau de l'Abbeille.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abbeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. payé d'avance. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abbeille.

AGENTS.

- A Sainte-Thérèse . . . . M. A. Thérien
- A Notre Dame de Levy . . . M. E. Clément
- A la Petite-Salle . . . . M. L. Langis,
- Chez les Exteracs . . . MM. { P. Dherty.  
  } Chs. Baillargeon.
- G. BORGES ROY, Gérant.